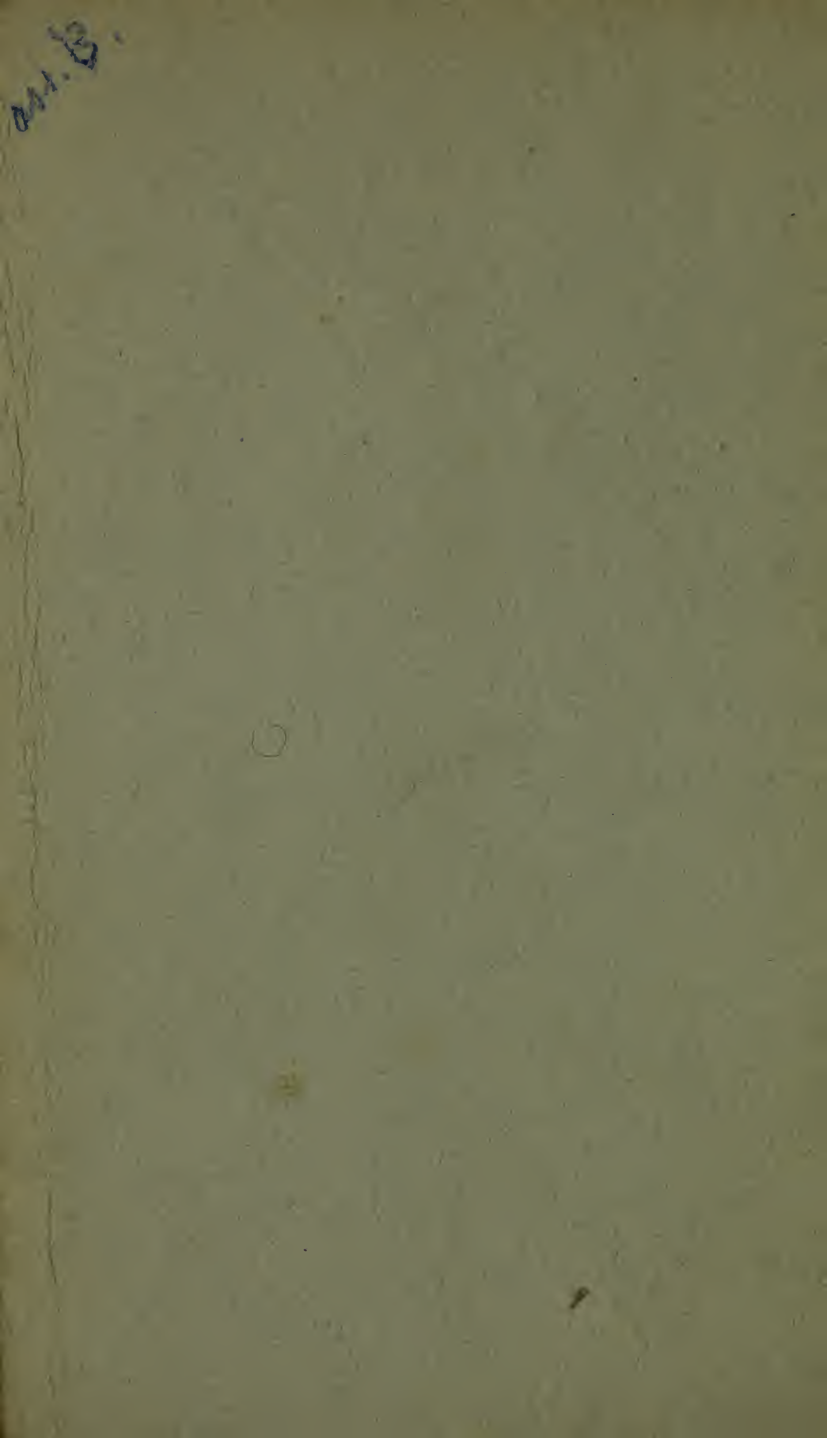
255

Jean de Sapy

287



JEAN DE PASSY,

IMITATION BURLESQUE

DE JEAN DE PARIS,

En un Acte et en Vaudevilles,

Par MM. MARTAINVILLE et DU MERSAN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 2 Mai 1812.

Prix : 1 franc 20 centimes.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Ce.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN DE PASSY.	M. *Brunet.*
BOUFFI, clerc du Procureur fiscal de Vaugirard.	M. *Cazot.*
Mad. MARGOT DES GRANDS-AIRS, veuve du Serpent de St.-Etienne-du-Mont, nièce du Concierge du collège de Navarre.	Mlle. *Elomire.*
L'OLIVE, marmiton de Jean.	M. *Vernet.*
PAIN-SEC traiteur.	M. *Potier.*
SUZON, sa fille.	Mlle. *Aldegonde.*
Six Marmitons.	
Six Servantes.	
Villageois et Villageoises.	

La scène est au petit Mont-rouge.

La Musique de cette pièce se trouve chez M. GILBERT, chef d'orchestre du Théâtre des Variétés, rue de la Vrillère, n°. 4.

Les Acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent être au Théâtre. Le premier nommé est à la gauche du spectateur.

JEAN DE PASSY,

IMITATION BURLESQUE DE JEAN DE PARIS,

En un Acte et en Vaudevilles.

Le théâtre représente le jardin d'un cabaret. A gauche, la maison. A droite un bosquet de verdure, sous lequel on voit trois chaises et une table. Au fond une grille. On lit au-dessus de la porte : Pain-Sec, traiteur, au Feu Eternel.

SCENE PREMIERE.

PAIN-SEC.

Voici, je crois, une bonne journée qui commence. J'accroche donc une noce; mes voisins me les enlèvent toutes. Pas un mariage, *au Feu Eternel.* Ils vont tous ici à côté, *au Croissant.* J'ai pourtant un sallon superbe; ils viennent y danser, et vont se rafraîchir ailleurs....et moi je paie les violons.

Air : *Dorilas.*

Chez moi je ne veux plus de danse,
Comme dans certains cabarets.
Je veux, dans mon sallon immense
Faire de petits cabinets.
Dans les chambres particulières
On fait payer cher les repas ;
Les amans n'y marchandent guères,
Les femmes n'y marchandent pas.

Allons, Pain-sec, montre-toi, mon ami : chaud, chaud, que la broche bouille ; que la marmite tourne : que les casseroles sautent : il faut mettre les grands pots dans les petits ; il faut....holà, eh ! monsieur le chef, les garçons, les servantes ; accourez, accourez.

SCENE II.

SUZON, PAIN-SEC.

SUZON.

Me voilà, mon père; que voulez-vous?

PAIN-SEC.

Eh bien, mademoiselle, vous voilà toute seule: où est donc le chef?

SUZON.

Le chef; il est parti hier au soir, en disant, que votre enseigne ruinerait votre maison.

PAIN-SEC

Le chef a pris ça sous son bonnet. Où sont les marmitons?

SUZON.

Ils ont fait leur paquet ce matin.

PAIN-SEC.

Quel paquet? Je ne leur en connaissais point! et les servantes?

SUZON.

Elles viennent de partir, en disant qu'elles mangeaient chez vous tous leurs pour boires.

PAIN-SEC.

Diable! la tirlire des pour boires va pourtant mieux que le comptoir de la recette. C'est comme un fait exprès! pour une fois qu'on a du monde.... car, tu le sais, ma fille, j'ai aujourd'hui à faire le plus beau repas de commande: huit personnes, quatre entrées, les futurs, deux rôtis, les parens, trois volailles, les témoins, quatre dindons; des gens de la plus haute volée...

SUZON.

Comment allez-vous faire?

PAIN-SEC.

Je te le demande.... nous aurons.... la nièce du concierge du collège de Navare.

SUZON.

Madame Margot des Grands-Airs, la veuve du serpent de St.-Etienne-du-Mont.

PAIN-SEC.

Elle-même, qui épouse en seconde noce M. Boufli, clerc du procureur-fiscal de Vaugirard: ce jeune homme

est allé au-devant d'elle sur la route de Corbeil, où elle vient de passer chez sa tante les huit derniers jours de la dernière semaine de son veuvage. Elle retourne maintenant dans la cour de son père.

SUZON.

Dans la cour!....

PAIN-SEC.

La cour du collège, où elle a la permission d'entrer aux heures où les écoliers sont en classe.

SUZON.

Et ils vont s'arrêter à notre cabaret.

PAIN-SEC.

A mon restaurant, mademoiselle; je n'ai rien à leur donner, mais c'est égal, je tiens à ce qu'il soient contens.... Ma fille, ne perdons pas la tête; rince les verres, remplis les caraffes, récures les casseroles, et nous verrons après!

SUZON.

Eh bien, quest-ce que nous verrons?

PAIN-SEC.

Nous les verrons venir....

SCENE III.

SUZON, L'OLIVE, PAIN-SEC.

L'OLIVE.

N'est-ce pas ici l'auberge du Feu Eternel.

PAIN-SEC.

C'est moi-même, monsieur! que lui voulez-vous?

L'OLIVE

Rien.... A dîner pour mon maître et sa compagnie.

PAIN-SEC.

A dîner.... c'est que....

L'OLIVE.

Çà vous embarrasse. En effet, je viens de traverser votre salle et votre cuisine, qui n'ont pas l'air prodigieusement échauffées.

Air : *On se chagrine trop vîte.*

Point de feu dans votre salle.

PAIN-SEC.

Monsieur, il vient de mourir.

L'OLIVE.

Vous n'avez point de vestale
Ici pour l'entretenir;

Cela dément votre enseigne.
Elle annonce du feu : mais
De crainte qu'il ne s'éteigne,
On ne l'allume jamais.

PAIN-SEC.

Monsieur, point de mauvaises plaisanteries.... d'ailleurs j'ai d'autant moins besoin de vos observations, que je ne puis vous recevoir.

L'OLIVE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

PAIN-SEC.

Pour plusieurs raisons. La dernière, c'est que mon auberge est pleine.

L'OLIVE.

Pleine ! je n'y vois personne.

PAIN-SEC.

Elle est pleine de ceux qui vont venir; et je dis une jolie société.

L'OLIVE.

Des marchands forains ?

PAIN-SEC.

Mieux que çà.

L'OLIVE.

Des rouliers ?

PAIN-SEC.

Mieux.

L'OLIVE.

Des postillons ?

PAIN-SEC.

Mieux, mieux.

L'OLIVE.

Des comédiens ambulans ?

PAIN-SEC.

Mieux, mieux, mieux; bah ! le concierge d'un collège et la moitié d'un clerc de procureur.

L'OLIVE.

La moitié....

PAIN-SEC.

Rien que çà. Elle ne l'est pas encore; mais elle va le devenir.

L'OLIVE.

Et vous refusez de nous recevoir, mon maître et moi, sans savoir qui nous sommes.

SUZON.

Pourquoi donc, mon père : ce jeune garçon est gentil comme tout.

PAIN-SEC.

Taisez-vous, mamselle. Et qui est-il votre maître ?

L'OLIVE

Maître Jean.

PAIN-SEC.

Eh ! quel Jean. C'est que j'en connais beaucoup; Jean Logne, Jean de Verd, Jean de Nivelle, Jean Sucre et Jean Bête.... Votre maître est-il Jean tout court.

L'OLIVE.

Non, c'est Jean de Passy.

PAIN-SEC.

Voilà un nom qui promet.... Et que fait-il de son état.

L'OLIVE.

Air : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Mon maître sommeille
La nuit, tout d'un trait,
Puis quand il s'éveille,
A table il se met.
Courir sans façon
Du cabaret chez sa maîtresse,
Par une Chanson
Peindre gaîment sa double ivresse.
Enfin, ne rien faire,
Hiver et printems,
Voilà sa maniere
D'employer le tems.

PAIN-SEC.

C'est un homme fort occupé : et gagne-t-il beaucoup à ce métier-là ?

L'OLIVE.

Mon maître n'a pas besoin de gagner sa vie. Il a son père qui travaille comme un cheval; et lui, il trotte pour son plaisir.

PAIN-SEC.

Il doit bien s'amuser.

L'OLIVE.

Et pour son instruction.

PAIN-SEC.

Il doit joliment s'instruire.

L'OLIVE.

Il faut le voir en route ; il ne rencontre pas un aveugle qu'il ne le fasse chanter, pas une vielle, pas une cornemuse qu'il ne leur fasse jouer un air.

PAIN-SEC.

Çà fait de la fière musique.

L'OLIVE.

Eh bien, Jean de Passy pretend que c'est là ce qui le soutient, et il recompense les artistes ! il a bientôt vu la fin d'une cartouche de centimes. L'argent roule, l'argent roule.

PAIN-SEC.

Eh bien! ma fille, tu n'as pas seulement offert un verre d'eau à ce jeune homme. C'est dommage que je ne puisse pas le recevoir.

L'OLIVE.

Ma foi, le voici lui-même; vous allez vous expliquer aec lui.

SCENE IV.

L'OLIVE, JEAN DE PASSY, PAIN-SEC; SUZON, six Marmitons.

LES MARMITONS.

Air : *Eh gai, gai, gai, mon officier.*

Eh gai, gai, gai, Jean de Passy
Au chagrin fait la guerre :
Eh gai, gai, gai, Jean de Passy
Viens rire et boire ici.

JEAN.

Nargue du ton sévère
Et chantez mon refrein,
Tant qu'on rit sur la terre
On n'a pas de chagrin.

TOUS.

Eh gai, gai, etc.

JEAN.

J'aime à vider mon verre
Dans un joyeux festin;
Tant qu'on fait bonne chère,
On nemeurt pas de faim.

TOUS.

Eh gai, gai, etc.

PAIN-SEC.

Diable, diable, M. Jean de Passy; v'là d'la morale *pédicurienne*, ou je ne m'y connais pas. Vous êtes un grivois.

JEAN.

Oui, mon ami, je suis d'un naturel assez facétieux; et ce que je viens de te chanter là ...

PAIN-SEC.

C'est la suite de *M. de la Palice.*

JEAN.

Non, c'est un petit extrait d'un Chansonnier de cette année. Je ne manque jamais d'en acheter au nouvel an, et moyennant mes quinze sous, j'ai de l'esprit par-dessus les oreilles.

PAIN-SEC.

Vous devez en avoir joliment haut sur la tête.

JEAN.

Eh bien, m'a-t-on préparé une chambre et un dîner.

PAIN-SEC.

M. Jean de Passy, je viens de dire à votre petit bonhomme que toute ma maison était retenue pour le repas des fiançailles de M. Bouffi avec mademoiselle Margot des grands-airs, nièce du portier du collège de Navarre.

JEAN.

Quand ce serait la nièce du collège des Quatre-Nations !... Et combien t'a-t-on donné d'avance ?

PAIN-SEC.

Rien du tout.

JEAN.

Tiens, voilà un écu ; c'est faire grandement les choses.

PAIN-SEC.

Ah ! M. Jean de Passy, ma grande salle est à vous. Ils dîneront dans le Jardin.

SUSON.

Mais, mon père, s'il vient une averse.

PAIN-SEC.

Ça allongera les sauces.

JEAN.

Il ne s'agit pas de çà, je retiens le jardin aussi. Voilà encore un écu pour le jardin.

PAIN-SEC.

Toute ma maison est à vous.

JEAN.

Soignez surtout la partie des vivres.

PAIN-SEC.

Elle ne sera pas longue à soigner aujourd'hui; mais je compte aller à la halle demain.

JEAN.

N'importe, je te paye tout ce que tu n'as pas. Enfans, faites bombance, toutes les provisions sont à vous.

PAIN-SEC.

N'ayez pas peur... on n'y touchera pas!

JEAN.

Heureusement je ne m'embarque jamais sans biscuit. Holà vous autres, allez prendre dans ma cariolle d'ozier, mes deux casseroles, ma soupière de porcelaine, mon grand plat d'étain, et mes deux couverts d'argent que j'ai gagnés au mat de cocagne.

PAIN-SEC.

Quel luxe! quel luxe!

JEAN.

Pourvu que vous ayez du feu.

PAIN-SEC.

C'est l'affaire d'un instant, nous en trouverons chez le voisin.

JEAN.

Enfans, allez vous préparer, et qu'on me laisse.

LES MARMITONS.

Air : *Des petits Pâtés.*

Allons à la cuisine, allons
Préparer poêles et poêlons,
Marmites, bassins et chaudrons,
Tous l'attirail des Marmitons.

PAIN-SEC.

Bon dieu! la bonne aubaine,
Monsieur Jean de Passy;
Une fois par semaine,
Venez dîner ici.
Vos restes magnifiques
Peuvent faire, je crois,
Que toutes mes pratiques
En auront pour un mois.

TOUS.

Allons à la cuisine, etc.

SCENE V.

L'OLIVE, JEAN.

JEAN.

Reste avec moi, mon petit l'Olive, j'ai besoin d'un confident, et tu me conviens, par ta discrétion et d'autres qualités morales que tu auras sans doute plus tard, si tu les acquiers avec l'âge et l'expérience.

L'OLIVE.

Vous êtes bien honnête, monsieur.

JEAN.

Ah çà, tu n'as pas dit à personne qui je suis ; tu es bien sûr que je passe ici pour un simple oisif de Passy ?

L'OLIVE.

Bien sûr.

JEAN.

Le fait est qu'à ma tournure, à mon air un peu nigaud et emprunté, on ne se douterait pas que je suis le fils unique du fameux Gros-Jean, le premier traiteur de cette commune, située sur la rive septentrionale de la Seine, entre le bois de Boulogne et la barrière des Bons-Hommes.

L'OLIVE.

Du tout!

JEAN.

Pour mieux déguiser le traiteur de Passy, j'ai envie de prendre l'air d'un ahuri de Chaillot.

L'OLIVE.

Mais, monsieur, me direz-vous pourquoi cette caravanne romanesque et sentimentale.

JEAN.

Il est tems que je te l'apprenne. Sache donc, l'Olive, que je suis amoureux.

L'OLIVE.

Bah!

JEAN.

Au point que j'en perds l'esprit.

L'OLIVE.

Çà n'est pas possible.

JEAN.

J'adore...

L'OLIVE.

Qui?

JEAN.

Une princesse...

L'OLIVE.

Une princesse!

JEAN.

De Navarre.

L'OLIVE.

Une princesse de Navarre.

JEAN.

Et non bête, tu prends tout à la lettre, c'est la nièce du portier du collège qui porte ce nom.

L'OLIVE.

Où l'avez-vous rencontrée ?

JEAN.

Nulle part.

L'OLIVE.

C'est là que vous avez fait la connaissance ?

JEAN.

Non.

L'OLIVE.

Où donc avez-vous été prendre cet amour-là ?

JEAN.

Sur la place du Châtelet, à une vente par autorité de justice.

Air : *de l'Intrigue sur les toits.*

Je flânais autour de la vente,
Lorsque j'apperçus à l'écart
Le portrait de femme charmante,
Parmi des nipes de hasard ;
A l'enchère on allait le vendre,
Je fus enchanté de son air,
Le bon marché me l'a fait prendre...
Depuis, je l'ai payé bien cher !

Je m'informe quel est ce portrait, la voix publique m'apprend que c'est celui de madame Margot des grands airs, veuve du serpent de Saint-Etienne-du-Mont, que son mari avait fait étudier pour débuter au grand Opéra ou au café d'Apollon... Bon sens, raison, j'ai tout perdu, tout, excepté la gaîté, le sommeil et l'appétit.

L'OLIVE.

Et vous vivez de votre reste; mais qu'espérez-vous en venant au petit Mont-Rouge?

JEAN.

La voir, puisqu'elle revient de Corbeil, et que j'ai su qu'elle s'arrêtait ici pour diner avec M. Bouffi. Bouffi! le nom de cet homme peint bien son caractère, il est si fier d'être clerc de procureur; mon plan est dressé, c'est moi qui ai engagé le chef, les marmitons et les servantes de M. Pain-sec à le quitter subitement pour qu'il ne puisse faire le diner que M. Bouffi avait commandé, et me trouver là pour le remplacer. Est-ce espiègle, çà?

L'OLIVE.

Sûrement; mais pourquoi ne pas dire tout de suite à cette belle dame qui vous êtes.

JEAN.

Ah! mon ami, par une délicatesse de sentimens toute neuve,

je veux être aimé pour moi-même, comme un petit comte Almaviva.

L'OLIVE.

Dites donc, n'avez-vous pas joué en comédie bourgeoise, les *jeux de l'amour et du hazard*, par hazard ?

JEAN.

Oui, le Pasquin avec un certain agrément.

L'OLIVE.

C'est que çà peut vous procurer des phrases toutes faites pour les dire à votre maîtresse.

JEAN.

Est-ce que je ne sais pas par cœur la bibliothèque bleue!... les quatre fils Aimon, Jean de Calais, Jean de Paris! tiens, Jean de Paris! ma situation est la sienne, tu vas me voir filer cela joliment, et pour qu'on ne me reconnaisse pas, je vas faire la bête... tu verras, à te tromper toi-même.

SCENE VI.

Les Mêmes, PAIN-SEC.

PAIN-SEC.

Ah! mon dieu, M. Jean de Passy, dans quel embarras vous me mettez.

JEAN.

Comment ?

PAIN-SEC.

Voilà M. Bouffi qui arrive, qui fait un train du diable, et qui compte pour son dîner sur vos provisions qu'il vient de voir dans ma cuisine.

JEAN.

Oui, qu'il y compte! il n'en tâtera que d'une dent.... L'Olive, va donner un coup-d'œil au dîner, et mettre toi-même la main à la pâte. *(l'Olive sort.)*

SCENE VII.

JEAN, BOUFFI, PAIN-SEC.

BOUFFI.

Air : *Je viens présenter mon hommage.* (Des Prétendus.)

Je viens demander un potage
Au bourgeois de cette maison,
Pour me remettre du voyage,
Un coup de vin, mais qu'il soit bon.

PAIN-SEC.

M. Bouffi, pour tout potage, je n'ai rien du tout.

BOUFFI.

Rien.

Air : *Courons d' la brune.*

Je viens de voir la cuisine,
Ma foi, c'est un vrai gala ;
Tous les plats ont bonne mine,
Je me reconnaissais là !
Déjà les tables sont mises
Et l'on va servir bientôt
Perdrix rouges, perdrix grises,
Pâté froid, pâté chaud,
Des fricandeaux,
Riz de veaux,
Godiveaux,
Des lapreaux,
Des levraux,
Haricots,
En deux mots,
Mille autres friandises.

PAIN-SEC.

Je vous le dis à regret, je suis au désespoir; mais tout ce que vous venez de voir...

BOUFFI.

Eh bien?

PAIN-SEC.

Ce n'est pas pour vous que le four chauffe.

BOUFFI.

Insolent ! et pour qui donc ?

JEAN, *prenant l'air niais.*

Pour moi, M. Bouffi.

BOUFFI.

Pour... et qui êtes-vous donc l'ami, pour oser vous frotter au clerc d'un procureur fiscal ?

JEAN.

Air : *N'y a que Paris.*

Je suis fluet, je suis petit,
Ne me jugez pas sur la mine ;
Car je suis de gros appetit
Et grand ami de la cuisine ;
Sachez que vous voyez ici
Jean de Passy, Jean de Passy.

BOUFFI.

Jean de Passy ! et qu'est-ce que c'est que Jean de Passy? J'ai bien entendu parler des eaux de ce pays-là... mais...

JEAN.

De Passy, l'on vante les eaux,
A leur mérite je veux croire;
Mais je les abandonne aux sots,
Les boira qui les voudra boire;
C'est du vin que vient boire ici
Jean de Passy, Jean de Passy.

BOUFFI.

Et un paysan vulgaire! que dis-je? un villageois rustique oserait s'emparer du dîner de madame Margot des grands-airs !

JEAN.

M'en emparer, au contraire: vous avez vu là bas mes propres marmitons.

BOUFFI.

Vos propres?

JEAN.

Marmitons! Ils m'appartiennent... ainsi que tous les mets qu'ils fricassent.

PAIN-SEC.

C'est vrai, monsieur, et je suis payé d'avance pour un repas dans lequel je ne fournis rien... aussi je vous promets que je ne gagne pas sur les denrées.

BOUFFI.

Mon petit ami, je n'y vais pas par quatre chemins; je ne vous en offre que deux : la porte ou la fenêtre.

JEAN.

La fenêtre! Je suis en sûreté dans le jardin.

BOUFFI.

Oui, si tu entre seulement dans la salle, je te fais précipiter par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Air : *Landerira (de Piron.)*

Tremble du saut qu'on t'annonce.
JEAN.
Moi trembler? Non, j'en rirai.
BOUFFI.
Eh bien! Quelle est ta réponse?
JEAN.
Moi, Monsieur, je répondrai
Que cette auberge est à mon gré,
Puisque j'y suis, j'y resterai.

BOUFFI.

Ah ! celui-là est un peu fort. C'est ton dernier mot ?

JEAN.

Je n'en ai pas deux.

BOUFFI.

Diable, monsieur, vous êtes bien entêté.

JEAN.

Comme un breton. Passy est sur la route.

BOUFFI *à part.*

Il n'a pas peur comme je l'espérais. Il faut pourtant que nous dînions.

BOUFFI.
Air : *Du Pas redoublé.*

Ma future vient en ces lieux.
Que faut-il que je fasse ?

JEAN *prenant l'air calin.*

Pour la bien traiter, je ne veux
Que prendre votre place.

BOUFFI.

Comme vous voilà radouci,
Au point où nous en sommes.

JEAN.

Eh ! Monsieur, les gens de Passy
Sont tout près des Bons Hommes.

Eh bien, monsieur, j'aurai le plaisir de la recevoir moi-même.

BOUFFI.

Eh ? quoi, vous pousseriez la galanterie jusqu'à lui abandonner votre dîner.

JEAN.

Je ne dis pas cela ; je le partagerai avec elle.

BOUFFI.

Mais, mon cher, c'est moi qui devais payer.

JEAN.

Je ne le souffrirai pas.

BOUFFI, *à part.*

C'est toujours une économie... (*haut.*) Mais croyez-vous qu'une femme de son calibre consente à dîner avec... Jean de Passy.

JEAN.

Il vaut mieux dîner avec Jean de Passy, que de ne pas dîner du tout.

BOUFFI.

Vous ignorez donc ce que c'estq ue madame Margot des grands-airs.

JEAN.

Ma foi, à-peu-près.

BOUFFI.

Justement, la voici elle-même, jugez-en.

SCENE VIII.

JEAN, MARGOT DES GRANDS-AIRS, BOUFFI, PAIN-SEC, Villageois et Villageoises.

(*Margot a une robe bleue, ouverte, à taille longue, un chapeau à la bibi, une badine à la main, son ridicule attaché à sa ceinture.*)

MARGOT.

Air : *Qu'on est heureux de trouver en voyage.* (Des Visitandines.)

Ah ! Quel plaisir que de faire un voyage !
Combien d'objets frappent l'œil enchanté?
A chaque pas je vois nouveau visage,
Et j'ai toujours aimé la nouveauté.
Ici, sous un riant boccage,
Je vois ormeaux,
Ruisseaux,
Oiseaux.
Ailleurs, dans un gras pâturage,
Je vois Agneaux,
Chevreaux,
Taureaux,
Et j'ai toujours aimé les animaux.

JEAN.

Air : *Landerira.*

Ah ! je conçois l'espérance,
Que bientôt je lui plairai,
Et dans cette circonstance,
Plus que jamais, je dirai;
Oui, cette auberge est à mon gré,
Puisque j'y suis, j'y resterai.

MARGOT, *à part.*

J'ai vu ce jeune homme là quelque part.. un jour qu'il était bien embarrassé. . . oui, il tenait la queue de la poele : c'est M. Petit Jean. On ne m'avait pas trompé, en m'annonçant la vérité... Il court après moi, mais je l'attraperai.

JEAN, *à part.*

Elle m'a regardé ! elle est prise.

BOUFFI.

Madame croit peût-être avoir ici une chambre ?

MARGOT.

Je m'en flatte.

BOUFFI.

Pas plus de chambre que sur ma main, monsieur remplit toute la maison.

MARGOT.

Bah !

BOUFFI.

Madame croit sans doute trouver ici son dîner.

MARGOT.

J'en ai fortement l'idée.

BOUFFI.

Eh bien, pas de çà Lisette, vous serez obligée de partager celui de Monsieur.

MARGOT.

De Monsieur ?

JEAN.

Et madame n'en dînera peut-être pas plus mal ?... au surplus je ne force personne, et si vous ne voulez pas...

MARGOT.

Vous offrez de si bonne grace que je me rends à vos instances.

BOUFFI, *à part.*

Elle accepte si sans façon que çà ! tant pis pour mon amour ; mais tant mieux pour mon appétit.

SCENE IX.

L'OLIVE, JEAN, MARGOT, BOUFFI, PAIN-SEC, SUZON.

L'OLIVE.

Ah ! monsieur ! monsieur ! quelle nouvelle !

JEAN.

Le diner serait-il déjà prêt ?...

L'OLIVE.

Oui, monsieur, mais le rôti est diablement écorné ! vos quatre chevaux sont tombés sur cinq volailles et les ont croquées jusques aux os.

BOUFFI.

Comment M. Jean de Passy, vous poussez la magnificence jusqu'à nourrir vos chevaux avec de la volaille.

JEAN.

Oui, monsieur, mais il est bon de vous dire que mes chevaux sont quatre gros chiens de réforme que j'ai acheté à la barrière du combat.

Air : *L'Amour ainsi qu'la nature.*

Cet équipage est commode,
Il devient même à la mode,
Et l'on voit dans tout Paris,
Chiens en chevaux travestis.
A ces bêtes sans pareilles ;
Moi, je coupe avec succès
Et la queue et les oreilles,
Pour leur donner l'air anglais.

L'OLIVE.

A çà près, il n'y a plus qu'à s'occuper du couvert; où voulez-vous qu'on le mette?

JEAN.

Où je veux qu'on le mette! prends les ordres de madame.

MARGOT.

Partout où vous voudrez, excepté dans la salle à manger.

JEAN.

Madame aime le grand air, eh bien, sous ce berceau.

L'OLIVE.

C'est entendu, entendez-vous mamzelle Suzon ?

MARGOT.

Je vais me retirer dans ma... dois-je dire ma... sa... votre... ou notre chambre!

JEAN.

Que n'ai-je dix étages de plein-pied, ils seraient tous à votre service.

MARGOT.

Il est charmant.

Air : *Ah! c' cadet-là, quelle pif il a.*
(Contredanse.)

MARGOT *à part.*

Ce gaillard-là,
Quelle mine il a !
Ce gaillard-là, quelle mine !

JEAN, *à part.*

Cette Margot, quelle mine elle a!
Cette Margot, quelle mine!

BOUFFI, *à part.*

Ah! Quel fracas
Ferait ici mon bras,

Si je ne sentais pas
Sa cuisine.

JEAN, *à part.*

De quel bon tour
Je m'avise en ce jour;
Je bénis dieu d'amour,
Ma cuisine.

MARGOT, *à part.*

Ah! pour moi, quel sort plein d'appas,
Si j'en étais aimée.

JEAN, *à part.*

De mon ardeur, de mon repas,
Elle sera charmée;
(*Refrein de landerira.*)
Oui, cette auberge est à mon gré,
Puisque j'y suis, j'y festerai.

TOUS ENSEMBLE.

Ce gaillard-là, etc.
Cette Margot, etc.

(*Bouffi offre sa main à Margot qui prend celle de Jean, ils sortent.*)

SCENE XI.

L'OLIVE, SUZON *mettant la nappe.*

L'OLIVE.

Mamzelle, je veux vous aider à mettre le couvert.

SUZON.

C'est bien honnête de votre part, monsieur; mais j'y avais compté.

L'OLIVE.

Vous devinez, mam'selle?

SUZON.

Vous avez donc des secrets, monsieur?

L'OLIVE.

J'en ai un, que j'ai bien envie de vous dire, mam'selle; mais je le garde pour à ce soir à la danse.

SUZON.

On dansera donc ici?

L'OLIVE.

Non! on n'osera pas! mon maître ferait un beau train; lui qui partout où il passe, fait danser jusqu'aux enfans.

SUZON.

Ah! comme nos petits garçons vont casser leurs sabots

mais vous, beaux messieurs de Passy, vous allez nous trouver ben gauches, nous autres paysannes de Mont-Rouge.

L'OLIVE.

Il est vrai qu'à Passy, nous sommes si voisins des champs Elysées, que les plus belles danses de Paris nous arrivent par la rotonde; et en fait de nouveautés, nous avons reçu dernièrement le menuet d'Exaudet.

SUZON.

Nous ne le connaissons pas encore à Mont-Rouge; mais nous avons ici vis-à-vis, le rendez-vous des auvergnats où j'ai appris le *zig zag dondon.*

L'OLIVE.

Ah! mam'selle, montrez-moi donc votre zig zag don don.

SUSON.

Ah, monsieur, quand vous m'aurez montré votre Exaudet.

L'OLIVE, *figurant le Menuet.*

Air: *d'Exaudet.*

Le menuet
D'Exaudet
Est sévère;
Il faut prendre un air décent,
Faire un pas en avant,
Saluer jusqu'à terre,
Se glisser
Et passer
Avec grâce,
Lever les deux bras bien haut,
Et reprendre aussi-tôt
Sa place.

SUZON, *figurant la danse Savoyarde.*

Air: *Zig, zag, don don.*

Le rigaudon,
Zig zag don don
Est bien une autre danse,
Des mains d'abord,
En frappant fort,
On marque la cadence.

L'OLIVE.

Suite du Menuet.

La dame bientôt balance,
Vers son cavalier s'avance,
En passant,
L'agaçant,
Elle échappe;
D'un air touché voyant çà,
Alors le monsieur la
Rattrappe.

SUZON.

Suite du Zig zag don don.

On joint la vivacité,

La souplesse à la gaîté,
You! you! you!

L'OLIVE.

Fin du Menuet.
Un détour,
A son tour,
Le déplace;
Il recule embarrassé,
Puis d'un air compassé,
L'embrasse.

SUZON.

Fin du Zig zag don don.
Gai, le cœur à la danse,
Le rigaudon, zig zag don don,
Plaît aux filles en France,
Par son doux abandon.

ENSEMBLE.

Gai, le cœur, etc.
(Ils dansent.)

L'OLIVE.

Mais la danse nous fait oublier le service.

SUZON.

Justement v'là vos marmitons qui apportent les plats.

SCENE XI.

Les Mêmes, PAIN-SEC, *Marmitons portant les plats.*

PAIN-SEC.

Et moi qui viens ici avec une serviette propre pour essuyer les plats qui ne le seront pas.

L'OLIVE.

Comment, monsieur, qui ne seront pas propres.

PAIN-SEC.

Cela arrive dans les meilleures maisons, je vous prie de le croire... Je vais vous apprendre l'ordonnance... c'est un ambigu.

L'OLIVE.

Ce sera comique.

PAIN-SEC.

Air : *Lison dormait.*

Au milieu l'on met le potage;
Et les hors-d'œuvre, un peu plus loin,
Une entrée avec étalage,
Doit figurer à chaque coin;

Auprès du rôti la friture,
Les entremets vont garnir çà :
Un plat par-ci, un plat par-la,
Çà commence à prendre figure.

SUZON.

Il manque encor un plat ici.

PAIN-SEC.

Tais-toi donc ! Vlà M. Bouffi.

SCENE XII.

Les Mêmes, BOUFFI.

BOUFFI.

Vous n'avez mis que deux couverts ? c'est fort bien. Comme ce couvert élégant est mis proprement : comme ces plats succulens sont arrangés artistement, et surtout quelle odeur. . . ah !

Air : *Dans ma chaumière.*

A la fumée,
Je puis juger ce festin-là :
Ma bouche en sera parfumée,
Puisque mon nez jouit déjà
De la fumée.

SCENE XIII.

BOUFFI, *près de la table,* JEAN, *qui entend les derniers mots.*

JEAN, *à part.*

Même Air.

Par la fumée,
A tort tu juges ce festin,
Ta gourmandise en est charmée,
Mais tu pourras manger ton pain
A la fumée.

SCENE XIV.

Les Mêmes, MARGOT, L'OLIVE.

JEAN.

Ah, madame, vous voilà, voulez-vous bien permettre que je vous offre la main ?

MARGOT, *avec intention.*

Comment donc, pour un paysan de campagne, vous savez la politesse.

JEAN.

Si je ne l'avais étudiée dans la Civilité puérile, je l'apprendrais dans vos yeux.

MARGOT.

Il a de l'esprit naturel.

BOUFFI, *levant les épaules.*

De l'esprit! si nous nous mettions à table? cela ne nous empêcherait pas de l'entendre.

JEAN.

Puisque monsieur vous en prie. (*elle s'assied.*)

(*L'Olive retire la chaise de Bouffi et en présente une à son maitre, qui s'assied.*)

BOUFFI, *qui manque de tomber.*

Eh bien, insolent...

JEAN.

Dites donc, puisque c'est moi qui régale, il est juste que j'en aie ma part.

BOUFFI.

Eh quoi, madame, vous souffrez que ce faquin...

MARGOT.

En voyage, on permet certaines libertés...

BOUFFI.

Garçon... un couvert pour moi.

L'OLIVE.

Je ne sers que mon maître.

JEAN.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant*

Vous m'avez dit, et sans raison
Des mots qui m'ont été sensibles,
Et puis vous venez sans façon
Pour partager mes commestibles.

BOUFFI.

Je crois qu'on peut me pardonner.

JEAN.

A la vengeance je me livre,
Vous vous passerez de dîner.

BOUFFI.

Je me passerai de dîner?

JEAN.

Oui, c'est pour vous apprendre à vivre.

BOUFFI.

M. Pain-sec, un couvert, donc!

SCENE XV.

Les Mêmes, PAIN-SEC.

PAIN-SEC.

Monsieur, je n'ai pas d'assiettes.

BOUFFI.

Pas d'assiettes, chez un traiteur.

PAIN-SEC.

Non, monsieur, mes pensionnaires ont la complaisance de manger sur le pouce.

BOUFFI.

Mais celles-ci?

PAIN-SEC.

Sont à M. Jean de Passy.

JEAN.

Oui, monsieur, c'est ma vaisselle de voyage; ma tante la fayencière m'a dit comme çà : tiens, mon neveu Jean, j'ai là des assiettes d'étalage dont les petits polissons et les fiacres me cassent tous les jours une douzaine; j'aime autant que ce soit toi. Ce n'est que l'affaire d'une botte de paille pour les emballer, et si tu les brises, il y a des raccommodeurs de fayence, il faut que tout le monde vive.

MARGOT.

Ah, comme c'est philosophique!...

BOUFFI.

Mais comme il mange donc... eh! que voulez-vous que je fasse à table?

JEAN.

Que vous chantiez, rien n'égaye un repas comme une chanson.

BOUFFI.

Je suis bien en train de chanter!

JEAN.

Aimez-vous mieux danser ?

BOUFFI.

Eh! ben oui, danser.

JEAN.

C'est que j'ai un petit ballet tout prêt, dans lequel vous auriez figuré à merveilles. L'Olive donne le signal.

L'OLIVE.

Monsieur, que voulez-vous qu'ils dansent.

JEAN.

Ce qu'il y a de plus analogue à la circonstance; qu'ils dansent la fricassée.

PAIN-SEC, *arrivant.*

Pour combien de fricassée.

L'OLIVE.

Ce n'est pas çà. La danse de la fricassée.

BOUFFI.

Ah! comme je vais me rattraper à la cuisine. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

JEAN et MARGOT, *à table*, PAIN-SEC, SUZON, L'OLIVE, Marmitons, Servantes, Paysans, *entrant sur l'air de la Fricassée.*

MARGOT.

Encore une surprise; c'est trop galant.

JEAN.

Allons, enfans, trémoussez-vous, et faites voir à madame que mes cuisiniers sont bon à toutes sauces.

MARGOT.

Ils réunissent donc tous les talens.

JEAN.

Je ne reçois parmi mes Marmitons, que des jeunes gens qui aient reçu la plus brillante éducation.

(*On danse la fricassée, Pain-sec bat la mesure avec deux couvercles de casseroles, en guise de cymbales. A la fin de la danse les femmes jettent de la farine à la figure des marmitons.*)

MARGOT.

Assez de fricassée comme çà, je pense que nous n'avons plus faim.

JEAN.

Enfans, retirez-vous, et allez boire un coup; vous avez bien gagné un verre de vin.

(*Ils sortent en dansant. Pendant que Jean a le dos tourné, Margot met dans son ridicule des fruits, des gâteaux, un poulet, etc.*)

SCENE XVII.

MARGOT DES GRANDS AIRS, JEAN,

JEAN, *à part.*

J'ai voulu faire la bête; mais je crois que je vais la devenir pour de bon.

MARGOT, *à part.*

Il a l'air de chercher à me glisser une déclaration... voyons-le venir.

JEAN, *de même.*

Elle me regarde en sournoise : attendons-la.

MARGOT, *de même.*

Mais il ne vient pas.

JEAN, *de même.*

Je l'attendrai peut-être long-tems.

MARGOT, *de même.*

Pauvre jeune homme, il a l'air tout chose, il faut l'encourager; (*haut*) monsieur...

JEAN.

Madame !

MARGOT.

On ne vient pas de Passy à Mont-Rouge pour des prunes.

JEAN.

Ce n'est pas non plus pour des prunes que j'y suis venu.

MARGOT.

A cause de quoi donc ?

JEAN.

Pour une femme, madame.

MARGOT.

Pour une femme!

JEAN.

Oui, papa m'a dit comme çà, v'là que tu te fais grand, Jean; faut songer à te marier. Tâche de trouver une bonne femme, çà vaut ben la peine qu'on courre après, et là-dessus, me v'là en route.

MARGOT.

Et vous l'avez trouvée.

JEAN.

Il n'y a pas bien long-tems.

MARGOT.

Et vous l'épouserez ?

JEAN.

C'est une affaire faite, il ne manque que son consentement.

MARGOT.

Ce sera donc un mariage de convenance ?

JEAN.

Et d'inclination.

MARGOT.

Peut-on connaître l'heureuse personne ?

JEAN.

Rien de plus facile.

Air : *C'est à mon Maître en l'art de plaire.*

Je ne dis rien de sa tournure;
Je ne dis rien de son esprit;
Je ne dis rien de sa figure;
Mais je sais bien ce qu'on en dit.
En me taisant, je ne puis craindre
Qu'on m'accuse d'être indiscret;
Enfin, je ne peux vous la peindre,
Trait pour trait, voilà son portrait.

MARGOT, *à part.*

Ah! comme çà me ressemble.

JEAN.

Une confidence en vaut une autre.

MARGOT.

Monsieur, je vais vous rendre la monnaie de votre pièce... Celui que j'aime...

Air : *De Renaud d'Ast.*

Il est gentil, il est petit,
Il boit, il danse, il chante, il rit;
Charmant dans une fête,
Bien plus en tête à tête;
Souvent sans savoir ce qu'il dit,
Il laisse voir beaucoup d'esprit:
Oh oui! Oh oui! beaucoup d'esprit,
Même en faisant la bête;
Il fait la bête,
Oh oui, la bête.

JEAN, *à part.*

La bête, oh! c'est moi, je ne puis m'y tromper.

MARGOT.

Il me semble, monsieur, que c'est assez jouer au propos interrompu.

JEAN.

Oui, madame, vous avez raison; finissons *les Fausses Confidences*. Vous avez trop de tact pour n'avoir pas deviné que je vous adore.

MARGOT.

Vous avez trop le fil pour ne pas voir que je n'en suis pas fâchée.

JEAN.

Depuis un an, je vous porte dans mon cœur et dans ma poche. (*Il déroule le portrait de Margot, et tombe à ses genoux.*)

MARGOT.

Que vois-je, c'est moi-même.

JEAN.

A l'huile.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, BOUFFI, *entre-deux vins, et une serviette à sa boutonnière.*

BOUFFI.

Eh ben, eh ben, est-ce que j'ai la berlue! quelle audace; aurait-on des prétentions sur ma prétendue?

JEAN, *se levant.*

Que prétendez-vous?

BOUFFI.

Ce n'est donc pas assez de m'avoir coupé les vivres, vous voulez encore me couper... l'herbe sous le pied.

JEAN.

Prenez garde que je ne vous coupe les oreilles.

BOUFFI.

Laissez donc, j'y tiens beaucoup à mes oreilles! Il n'a pas l'air aisé, ce petit luron-là; et vous, madame, vous ne dites rien à çà?

MARGOT.

Je dis que voilà mon époux.

BOUFFI.

Votre époux, fi! c'est abominable, me trahir, moi Bouffi, pour un je ne sais qu'est-ce! un paysan, sans feu ni lieu!

JEAN.

Sans feu!... et la cuisine de mon père.

BOUFFI.

Votre père! est-ce qu'on connait ni votre père, ni vous.

JEAN.

Je vais me faire connaître: paraissez, mes amis.

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS, *les six Marmitons, couverts de manteaux.*

JEAN.

Air: *Vaudeville d'Agnès Sorel.*

Gros-Jean, digne auteur de ma race,
Par un proverbe est illustré:
Il eut souvent la noble audace
D'en remontrer à son curé.

Pour ce fait, en mainte rencontre,
On cite mon père Gros-Jean;
Moi, je suis son fils Petit-Jean,
A qui personne n'en remontre.

TOUS.

Honneur à M. Petit-Jean,
A qui personne n'en remontre.

BOUFFI.

Quoi! vous êtes le fils de Gros-Jean, ce fameux traiteur de Passy...

JEAN.

Oui, Bouffi.

BOUFFI.

Je ne suis plus étonné, ni de votre manificence, ni de votre bonne cuisine.

JEAN.

Enfans, saluez la femme de votre chef; et pour célébrer cette digne alliance, paraissez sous ces costumes si brillans et si frais de l'année passée, qui vous ont servi à escorter le bœuf gras.... Entourez-moi.

(*Les Marmitons jettent leurs manteaux, et paraissent ridiculement costumés en turcs et en romains. Tableau et fanfare.*)

BOUFFI.

Ah! qu'ils sont beaux, qu'ils sont beaux; par exemple, si je m'attendais à quelque chose, ce n'était pas à cette mascarade-là. Tout ce qui vient d'arriver peut bien s'appeler hardiment...

MARGOT.

Les jeux de l'amour.

JEAN.

Et du hasard.

VAUDEVILLE.

Air: *De la Matinée d'autre fois.*

JEAN.

Un Dieu transformé pour Europe,
Pour Danaé, pour Antiope;
Et moi, pour vous faire ma cour,
Voilà bien les jeux de l'amour.
Si, lorsque vous serez ma femme,
Vous ne me faites pas, madame,
Ce qu'un époux est tôt ou tard,
Ce sera le jeu du hasard.

SUZON.

Fier des larcins qu'on lui pardonne,
Qu'un jeune amant à sa couronne,
Ajoute un fleuron chaque jour,
Ce sont là les jeux de l'amour.
Mais que d'une rose nouvelle,
En secret la main d'une belle,
Pare encor le front d'un vieillard,
Ce sont là les jeux du hasard.

BOUFFI.

Quand une actrice qui vous charme,
D'un coup d'œil séduit et désarme,
Parterre et loges tour à tour,
Ce sont là les jeux de l'amour.
Voir des pièces dont le mérite,
Leur assure une réussite,
Où la faveur n'ait point de part,
Ce sont là les jeux du hasard.

MARGOT, *au public.*

Jean de Paris, fier de vous plaire,
A vu les faveurs du parterre,
Pour lui se joindre chaque jour,
Aux douces faveurs de l'amour.
Que notre Jean, sans conséquence,
Obtienne un souris d'indulgence;
Il dira, content de sa part,
C'est une faveur du hasard.

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Isaure d'Aubigné, imitation de l'anglais, par Pigault-Maubaillarcq, auteur de *la Famille Wiéland*. 4 vol. in-12, avec musique. 9 fr.

Zofloya, ou le Maure, par Mad. de Viterne, auteur de *la Sœur de la Miséricorde* et de *l'Inconnu*. 4 vol. in-12. 8 fr.

La Princesse de Nevers, ou Mémoires du Sire de la Touraille, lesquels peuvent servir de conseils aux Jeunes Gentilshommes dans les Villes, Cours et Armées; 2 vol. in-12. 5 fr.

Œuvres complètes de Pigault-Lebrun; 52 vol. in-12. 160 fr.

Tombeaux (les) du 18e Siècle, par A. Miéville, 2 vol. in-8. 12 f.

Le Cuisinier impérial, ou l'Art de faire la cuisine et la pâtisserie, pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table, depuis vingt jusqu'à soixante couverts, par A. Viard, homme de bouche; in-8., 6e. édition. 6 fr.

Les nouveaux Savans de Société, ou Recueil complet de tous les jeux familiers, physiques et mathématiques; 3e. édition, augmentée des Règles des Jeux de Dames, de Domino, de Trictrac, et du Poëme de M. Cérutti sur les Echecs; suivis des Règles du Boston et de la Bouillote, et d'un petit Traité de la Natation; 2 vol. in-12, ornés de douze figures. 6 fr.

Galerie chronologique, ou *Mémorial historique, critique et littéraire*, offrant pour chaque jour de l'année un ou plusieurs événemens fixes, relatifs aux sciences, aux arts, aux mœurs et aux usages, 1 fort vol. in-12. 3 f.

Secrétaire (le) de la Cour Impériale de France, ou Modèle de Placets, Pétitions et Lettres adressées à l'Empereur, à l'Impératrice, aux Princes et Princesses de la Famille Impériale, aux Grands dignitaires, aux Sénateurs, aux Conseillers d'Etat, etc. Précédés d'une Notice sur l'étiquette, et suivis de Modèles de Lettres sur divers sujets, etc. avec une Carte représentant les Armes de la Noblesse de France. Cinquième Edition, revue, corrigée et augmentée, 1 vol. in-12. 2 f.

Mémorial dramatique, ou *Almanach Théâtral*, contenant l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale; les noms de leurs Auteurs et la date des Représentations, avec les couplets les plus agréables des vaudevilles; les noms et demeures des Administrateurs, Acteurs, Actrices, Musiciens et Employés auxdits Spectacles; les Débuts, les événemens remarquables arrivés pendant l'année, des Anecdotes dramatiques, etc. Le tout précédé d'un Calendrier, 1 fort vol. in-24. 1 fr. 50 c.

L'Enfant Prodigue, Opéra en trois actes. 1 fr. 80 c.

L'Homme sans façon, Opéra en trois actes, de Sewrin. 1 fr. 80 c.

Ils sont sauvés! ou les Mineurs de Beaujonc, comédie-vaudeville en 2 actes, par Rougemont, Merle et Brazier. 1 f. 25 c.

Les Mines de Beaujonc, ou ils sont sauvés! fait historique en 3 actes, par J. Pain et Dumersan. 1 f. 25 c.

M. Crédule, ou il faut se méfier du Vendredi, comédie-vaudeville en un acte, par Martainville. 1 f.